

nous ne partageons pas son avis. Certes, nos sources n'utilisent pas le mot *προδοσία* et préfèrent des termes reflétant des valeurs morales comme *ἀδικία* ou *πονηρία*. Mais l'utilisation de ces deux mots n'exclut pas que son acte soit également une *προδοσία*. Du reste, les soupçons des Corinthiens sur les faiblesses d'Athènes n'ont pas le même statut que les conseils précis d'Alcibiade ; en ce sens, on peut considérer qu'il a tout de même livré aux Péloponnésiens des informations qu'ils ne possédaient pas. Par la suite, Anne Queyrel Bottineau aborde la catégorie des ententes avec l'ennemi, plus large que la collaboration militaire active : le médisme, qui consistait à trahir la cause hellénique au bénéfice de l'empire perse et qui était considéré avec horreur dans le monde grec. Puis est discutée l'institution de la proxénie, qui posait problème lors de conflits entre cités, les proxènes étant soupçonnés de double allégeance. La suite de l'étude aborde les différents types de trahison : remise à l'ennemi d'un élément de la cité, abandon par lâcheté et *ἀδικία* envers le peuple. L'auteur y passe en revue de nombreux cas de trahison observés lors des guerres médiques et surtout de la guerre du Péloponnèse. On remarque l'importance de l'opinion du peuple et sa propension à soupçonner la trahison. Ainsi, lorsque Périclès enferme la population dans les murs d'Athènes, il s'attire les foudres de ses concitoyens, qui constatent que seules ses terres sont épargnées par les Péloponnésiens. Il propose alors de les mettre en vente au bénéfice de la cité. De même, lors du désastre d'Aigos Potamos, les Athéniens « soupçonnèrent aussi très vite la trahison, préférable, pour expliquer cette défaite, à la reconnaissance insupportable de leur infériorité face à l'ennemi » (p. 217), notamment à cause de la clémence de Sparte à l'égard du seul Adeimantos. Enfin, on constate l'extrême intolérance du peuple à l'égard de ses stratèges, menacés d'un procès au moindre faux pas. Dans la troisième et dernière partie, Anne Queyrel Bottineau s'intéresse plus particulièrement aux relations entre les citoyens et leurs institutions démocratiques ; c'est là qu'intervient l'autre forme de trahison, la *στάσις*. Une large place est laissée à la tyrannie des Trente et, dans la mesure où celle-ci était soutenue par Sparte, à la complicité entre Lacédémone et les partisans de l'oligarchie. L'interprétation des textes est parfois difficile, dans la mesure où les orateurs du IV^e siècle av. J.-C., qui mentionnent régulièrement des événements du V^e siècle, exaltent plutôt qu'ils n'expliquent et déforment parfois la réalité au bénéfice de leur cause. Le même problème se pose pour Plutarque, qui écrit à une époque bien postérieure. Heureusement, tout au long du livre, Anne Queyrel Bottineau se montre prudente et avisée à l'égard des sources anciennes. Précédemment, un ouvrage de Claude Mossé, *Sacrilèges et trahisons à Athènes* (Paris, Larousse, 2009), s'était intéressé spécifiquement à Alcibiade. Au contraire, ce livre-ci aborde un grand nombre de cas, souvent moins connus et moins étudiés, parfois en dehors des limites chronologiques du V^e siècle, et offre une vision plus large du phénomène et de sa perception par les citoyens d'Athènes. Ainsi, sans se limiter à un catalogue de procès, son ouvrage exploite habilement les cas présentés notamment par la guerre du Péloponnèse et offre un éclairage bienvenu sur la vision proprement athénienne de la trahison. Julien DELHEZ

Florence GHERCHANOC, *L'oikos en fête. Célébrations familiales et sociabilité en Grèce ancienne*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 265 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 111). Prix : 25 €. ISBN 978-2-85944-690-1.

Ce livre présente la version remaniée de la thèse de doctorat de F. Gherchanoc, soutenue à l'EHESS en 1998 sous la direction de Pauline Schmitt Pantel. Si les célébrations collectives et publiques des cités grecques ont été largement explorées, la famille a pendant longtemps été exclue du champ d'étude de la sociabilité, les historiens considérant qu'elle relevait exclusivement du domaine de l'intime et du privé. Pour F. Gherchanoc, il s'agissait de réévaluer ce concept de sociabilité et de faire sortir la famille de la sphère privée. L'auteur propose ainsi une étude des rituels familiaux en Grèce, avec comme fil conducteur la sociabilité, une notion qu'elle définit en ces termes : « l'ensemble des gestes accomplis par ou au nom d'un individu ou d'une collectivité (en l'occurrence l'*oikos*) qui sert à organiser l'espace et le temps familiaux, à définir les rapports entre les hommes et les dieux, à mettre en place les catégories humaines, les liens qui les unissent » (p. 13). L'introduction se poursuit par une recherche sur le vocabulaire : l'auteur souligne les problèmes de définition liés à la notion de « famille », terme qui n'existe pas tel quel en grec et qui peut être rendu de diverses façons (*oikos* / *oikia*, mais aussi *genos* et *anchisteia*). Elle relève ensuite tous les termes utilisés pour qualifier les individus unis par des liens familiaux qui vont bien au-delà des liens biologiques (*suggeneis*, *kêdestai*, *epitêdeioi*...). Est aussi abordé le problème des sources, fragmentaires et de types et d'époques très disparates. Comme en bien des domaines, les informations disponibles concernent surtout l'Athènes classique. De plus, on constate que certains événements sont privilégiés en fonction du type de documents (par exemple le deuil dans la tragédie, le mariage dans la poésie). Les données utilisées reposent alors sur un « bricolage » de sources », selon les mots de l'auteur (p. 19). L'ouvrage se divise ensuite en dix chapitres. Les trois premiers, à travers l'analyse des cérémonies familiales liées aux grands cycles de la vie (mariage, naissance, mort), montrent comment ces célébrations servent à créer et à souder le groupe, ainsi qu'à définir l'identité familiale. À côté de ces grands événements, il existe d'autres formes de célébrations, moins spectaculaires (comme les *katachusmata*), qui concernent plutôt la prospérité de la maisonnée ; c'est le sujet du chapitre 4, intitulé « Entre soi ». Toutes ces fêtes sont des vecteurs de cohésion, d'identité et de mémoire au sein de l'*oikos*. Mais ce dernier, en tant que lieu de sociabilité, est aussi une structure dont les frontières fluctuent, comme le montre le cinquième chapitre (« Recevoir chez soi ») : en certaines circonstances, l'espace domestique peut s'ouvrir sur l'extérieur (voisins, amis...). Ces relations d'hospitalité permettent de réaffirmer les liens existants et d'en créer de nouveaux. Les deux chapitres suivants s'attachent aux éléments qui font des grandes célébrations familiales (mariage, naissance, deuil) des « performances » ostentatoires et tentent de comprendre pourquoi les familles transforment ces cérémonies en spectacle. Le but est de faire de la fête un moment exceptionnel, porteur de mémoire, afin que chacun trouve sa place au sein de la famille mais aussi au sein de la cité. Il y a donc un va-et-vient permanent entre *oikos* et cité, ce que les trois derniers chapitres mettent en lumière en présentant quelques aspects des rapports entre famille et politique, entre identité familiale et identité civique. Ces deux structures s'entrecroisent et interfèrent sans cesse, à tel point que la cité est parfois obligée de légiférer et de réglementer les célébrations familiales – c'est l'objet du chapitre 10 –, le but étant toujours d'assurer la cohésion de la cité, parfois au détriment des pratiques familiales. Le travail se clôt par une bibliographie considérable (p. 215-243), suivie de deux index : des sources

(divisé en trois sections : sources littéraires ; sources épigraphiques ; représentations figurées) et général (lui aussi divisé en trois : les toponymes ; les anthroponymes et théonymes ; les notions). On regrettera qu'aucun des nombreux passages textuels cités n'aient été reproduits en grec (seuls certains termes importants sont donnés entre parenthèses au sein des traductions). Cette remarque n'enlève toutefois rien aux qualités de ce travail, dont le but est pleinement atteint : F. Gherchanoc montre que, finalement, la famille grecque se construit bien plus par des liens sociaux que par des liens biologiques, et qu'elle relève aussi bien de la communauté et du politique que de la sphère privée. De plus, l'analyse approfondie de certains rituels vient apporter une contribution notable à leur compréhension, notamment dans le chapitre 2 consacré aux fêtes de naissance. Enfin, le propos clair et cohérent, illustré par de nombreux exemples, fait de cet ouvrage un livre très agréable à lire. Hélène COLLARD

Daniela MARCHIANDI, *I periboli funerari nell'Attica classica : lo specchio di una « borghesia »*. Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2011. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, 243 p., 30 pl. + 1 CD-Rom (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE ET DELL'ATTICA, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-88-87744-35-4.

L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat préparée à l'École italienne d'Athènes et soutenue à l'Università Orientale de Naples en 2005. L'étude des monuments funéraires attiques de l'époque classique est pratiquement aussi ancienne que les premières explorations par les voyageurs antiques des XVII^e et XVIII^e siècles ; dès la fin du XIX^e siècle, les chercheurs disposaient d'ailleurs d'un vaste corpus rassemblé par Alexander Conze, dont l'*aggiornamento* récent par Christoph Clairmont n'a guère modifié les principes. La discussion de ce vaste ensemble documentaire n'a pourtant jamais vraiment été à la hauteur de la quantité et de la qualité du matériel disponible. Au-delà des études stylistiques et iconographiques sur la sculpture funéraire et d'une approche épigraphique, les cimetières de l'Attique classique n'ont pas suscité l'effervescence herméneutique des nécropoles géométriques, orientalisantes et archaïques. La nécessité d'une approche sociologique globale, qui tienne compte du contexte archéologique et historique, n'en est que plus évidente pour tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de la recherche dans le domaine. C'est à cette tâche ardue que s'est attelée, avec succès – autant le dire tout de suite – Daniela Marchiandi. La recherche s'appuie sur un vaste corpus documentaire qui réunit toutes les informations disponibles sur les monuments eux-mêmes et sur les contextes archéologiques. Ce corpus, soit près de 450 pages supplémentaires (y compris une mise à jour bibliographique sur l'ensemble des démos attiques), est réuni sur un (mini) CD-ROM joint au volume ; son contenu peut également être téléchargé sur le site de l'éditeur (www.pandemos.it/documenti/sataa3-cd.pdf). L'ouvrage proprement dit offre une synthèse clairement organisée qui dresse une image de la société athénienne classique telle qu'elle apparaît à travers les commanditaires des périboles funéraires. L'enquête est double en réalité : archéologique d'une part, avec la morphologie des périboles, leur organisation interne et leur topographie, et prosopographique de l'autre, avec une vaste interrogation sur l'identité sociale des défunts. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des périboles eux-mêmes. L'auteur s'attache tout d'abord à préciser la